

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 10.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boîte 1969, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 7 JUILLET 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

X

(Suite)

—Le soupçonnez-vous donc ? demanda madame de Tréveneuc que cette question sembla profondément agiter.

—Je ne sais rien et ne puis soupçonner personne. Mais je puis être amené par les circonstances à concevoir des doutes, et ils seront nécessairement accrus ou diminués par ce que je saurai de l'homme.

—Il y a vingt ans que je l'ai perdu de vue, répondit Mme de Tréveneuc, et vingt années ne s'écoulaient pas sans amener de grands changements, en bien comme en mal, dans la nature humaine. Ce que je puis vous en dire, c'est que nous avons été élevés ensemble et que je l'ai toujours aimé comme un frère, malgré la distance énor-



meurtre de Lalandec, mais cela n'est pas. Je sais aussi qu'il a eu à se plaindre du comte d'Erbray, pour lequel il a toujours éprouvé une antipathie profonde. Mais il n'est pas homme à reporter la haine qu'il ressent pour le père sur la tête du fils, encore moins sa vengeance. Et, si vous voulez connaître le fond de ma pensée, je crois qu'avant de douter de lui, je douterais plutôt de moi-même. Je ne sais jusqu'à quel point sa vie vagabonde peut l'avoir changé.

—Elle a plutôt développé, qu'éteint ses dons naturels, si j'en juge d'après ce qu'il m'a laissé voir de ses sentiments, répondit le colonel, et je vous remercie de ces renseignements qui me seront précieux. Retournez maintenant auprès de

Les larmes vinrent à son secours et elle put entendre jusqu'à la fin le récit du colonel. P.112

Mlle Marguerite, madame, et n'épargnez rien pour la calmer. Je vous apporterai bientôt des nouvelles, et des bonnes nouvelles, j'espère.

Et tandis que Mme de Trévenuc se rendait auprès de sa nièce, d'Availles alla faire à la hâte ses préparatifs de départ.

## XI

Dix minutes après, le colonel quittait le château, suivi de Jacques Morin, et prenait au galop le chemin de la lande.

Ce chemin, on s'en souvient, traversait le Val Maudit. Fort accidenté, il arrêta plus d'une fois, par ses côtes à pic, la course rapide du colonel. Cependant, une demi-heure après, d'Availles atteignait le sommet de la colline qui dominait le Val.

A quelques pas de la route s'étendait le mur d'enceinte du parc réservé. Se souvenant que Jacques Morin avait parlé de coups de fusil tirés dans cette direction quelque temps après le départ d'Edouard, il s'arrêta un instant pour laisser souffler son cheval et interrogea le garde. Mais il n'en put tirer aucune réponse positive.

Tout ce que Jacques Morin put lui dire, c'est que, vers une ou deux heures du matin, éveillé par des coups de feu, il avait couru dans le parc, croyant à la présence de braconniers, mais que n'ayant trouvé personne après d'assez longues recherches, il avait regagné tranquillement son lit. Il ne pouvait même dire si c'était dans le parc même ou dans le Val que les détonations s'étaient fait entendre.

N'attachant plus dès lors grande importance à ce renseignement, le colonel résolut, avant d'entamer aucune recherche, de s'adresser directement à Pharoold, et il descendit la côte.

Comme il en atteignait la partie basse, à quelques pas du pont jeté sur le ruisseau, son regard, qui errait machinalement sur les buissons, tomba sur une tache rouge qui tremblait au bout d'une branche folle faisant saillie dans le sentier. On eût dit une tache de sang.

Il mit aussitôt pied à terre pour vérifier le fait.

Il ne s'était pas trompé. Une goutte de sang caillé adhérait à une feuille.

Il jeta les yeux autour de lui, cherchant s'il ne découvrirait pas de nouvelles traces, et bientôt, sur la terre sèche et durcie du sentier, il aperçut, à des distances d'abord éloignées, plusieurs autres gouttes semblables.

Il suivit cette piste sanglante, qui se dirigeait vers le pont, et les taches, qui devenaient de plus en plus larges et rapprochées, le conduisirent finalement sur le pont même, à une large flaque de sang, où toute trace cessait brusquement.

Fort inquiet, le colonel se tourna vers Jacques Morin, qui était descendu de cheval et le suivait pâle et silencieux.

—Vous ne devinez pas d'où peut provenir ce sang ? lui demanda-t-il.

Le garde secoua la tête.

—C'est le sang d'une créature humaine, colonel, dit-il ; c'est celui de ce pauvre M. Edouard, j'en jurerais à présent, car nul autre que lui n'a dû traverser cet endroit désert. Les gens du pays l'évitent toujours depuis qu'il y a vingt ans on a trouvé, à cet endroit même, le sang de son oncle, M. Lalandec. Que va dire madame en apprenant cela !... et M. le comte d'Erbray !...

—Mais rien n'indique encore que ce sang soit celui d'Edouard, répliqua d'Availles un peu brusquement, car il était presque irrité de trouver les suppositions du garde si bien d'accord avec les siennes.

Puis sans attendre de réponse, il traversa le pont et se mit en quête de nouveaux indices. Les traces de sang cessaient brusquement à la flaque et l'examen le plus minutieux ne put lui en faire découvrir aucune qui marquât la direction à suivre. Il n'aperçut non plus aucune empreinte de pas, ni rien qui révélât une lutte ou le passage d'une ou plusieurs personnes.

Partout les buissons projetaient à l'aventure leurs branches intactes et une herbe humide et fraîche revêtait les deux bords du ruisseau d'un tapis immaculé de verdure.

Après avoir erré dans toutes les directions et s'être convaincu de l'inutilité d'un plus long examen, le colonel revenait sur ses pas, lorsqu'à l'entrée du pont, au milieu d'une touffe épaisse de graminées, quelque chose de blanc, qu'il n'avait pas d'abord aperçu, frappa son regard.

Il se baissa vivement et releva l'objet. C'était un gant, celui d'Edouard d'Erbray !

Jacques Morin le reconnut en même temps que lui, et l'émotion qui les saisit l'un et l'autre fut si vive qu'ils restèrent muets tout d'abord et se contentèrent d'échanger un regard plein de pensées.

Un accident était évidemment arrivé à Edouard. Mais cet accident, était-il le fait du hasard ou le résultat d'un crime ?

Pourquoi, dans la première hypothèse, n'avait-on pas eu de ses nouvelles depuis lors ? Qu'était-il devenu ?

C'était là autant de questions encore insolubles pour le colonel.

Mais la solution qu'il cherchait, il savait où la trouver, et saisissant la bride de son cheval que tenait le garde.

—Nous obtiendrons certainement des renseignements au camp des bohémiens, dit-il en se mettant en selle. Mais il faut s'arranger de façon que celui de qui je les attends, fût-il coupable, ce que je ne puis croire, ne puisse nous échapper. Il a toujours quelqu'un des siens en sentinelle dans le bois, et si notre approche lui est signalée, il pourrait fuir. N'existe-t-il pas un autre chemin ?

—J'ai votre affaire, colonel, dit aussitôt Jacques Morin qui, lui, ne doutait déjà plus de la culpabilité des bohémiens, les ayant en haine, comme tous les paysans. Suivez-moi.

Et s'engageant dans le sentier qui courait le long du ruisseau, il y fraya péniblement un chemin à d'Availles au milieu des ronces et des broussailles dont les épais buissons leur montaient parfois jusqu'à la ceinture.

Ce sentier, après avoir contourné le pied du plateau couronné par le petit bois, gravissait la colline en écharpe pour atteindre la lande, et il débouchait à l'entrée même du pli de terrain où était assis le camp des bohémiens, à deux cents pas des tentes. Quelques secondes suffisaient alors à un cavalier bien monté pour les atteindre.

Lorsqu'il eut gagné cet endroit, où l'on était encore couvert par les derniers massifs du bois, Jacques Morin se tourna vers d'Availles :

—A présent, colonel, dit-il, lancé votre cheval à fond de train, et avant que les gueux n'aient pu songer à fuir, nous serons au milieu des tentes.

D'Availles, que l'impatience dévorait, donna de l'éperon et partit comme une flèche. Mais un instant après il arrêta brusquement son cheval, et une exclamation de désappointement et de surprise s'échappait de ses lèvres.

Le pli de terrain était désert. Les bohémiens l'avaient abandonné.

En toute autre circonstance, ce brusque départ, en parfait accord avec les habitudes de la bande, n'eût eu rien que de naturel. Mais arrivant au lendemain d'une disparition si étrange, qu'il était presque impossible de ne pas l'attribuer à un crime, il était singulièrement suspect, et d'Availles, en même temps que ses craintes redoublait, sentit de véhéments soupçons s'éveiller dans son esprit.

Il se demanda si, pris pour dupe par Pharoel, il n'avait pas été le jouet d'une indigne comédie, et sa colère s'allumant à cette pensée, il se jura, s'il avait été victime d'une trahison, d'en tirer une terrible vengeance. Il résolut, en tout cas, de ne pas prendre un instant de repos avant d'avoir retrouvé et saisi le bohémien.

Gardant toutefois pour lui ses craintes et ses soupçons, il fit signe à Jacques Morin de le suivre et se dirigea vers l'endroit où, la veille encore, s'élevaient les tentes.

Des amas de cendres, reste des feux allumés la veille, des tas de plumes, çà et là des os, des chiffons épars sur l'herbe foulée et piétinée, marquaient la place occupée par les bohémiens. Des piquets fichés en terre et qu'on n'avait pas pris la peine d'emporter, semblaient même trahir une certaine précipitation dans le départ.

— Je n'ai pas osé vous le dire tout de suite, colonel, observa Jacques Morin ; mais je me doutais bien qu'après un coup pareil, ils ne resteraient pas ici à nous attendre.

— Ils ne peuvent être loin, en tous cas, dit d'Availles. Ils ne sauraient marcher vite avec leurs chariots et les femmes et les enfants qu'ils traînent à leur suite.

— Oh ! pour cela, non, fit le garde en remuant du pied un amas de cendres au milieu duquel apparurent quelques charbons encore incandescents. Ils ne sont d'ailleurs partis qu'au point du jour ; voilà qui le prouve. Mais ils sont rusés : ils savent choisir dans les landes ou dans les bois des endroits où il n'est pas facile de les découvrir, et je serais bien étonné s'ils n'avaient pas effacé derrière eux toutes les marques de leur passage.

Jacques Morin avait deviné juste, et le colonel, qui avait mis pied à terre et gagné l'extrémité du vallon, cherchait vainement sur l'herbe desséchée et sur le sol durci de la lande les traces de leurs pas ou des roues de leurs chariots. On eût dit, tant les moindres passages avaient été scrupuleusement respectés, qu'une puissance surnaturelle les avait enlevés de ce pli de terrains et transportés au loin.

Cependant d'Availles ne perdit pas courage. Pendant sa campagne d'Amérique, il s'était trouvé plus d'une fois en rapport avec les Indiens, et il en avait appris l'art, poussé si loin par ces sauvages, de découvrir et de suivre les pistes les mieux cachées. Il comptait d'ailleurs sur le concours du garde, vieux chasseur habitué à lire couramment dans ce grand livre de la nature, où toute créature vivante, si léger que soit son pied, trace une empreinte qui demeure, ne fut-ce qu'à l'état d'ébauche, comme un indice de son passage.

Remontant à cheval, ils pénétrèrent dans la lande et s'y séparèrent pour en explorer l'étendu.

Aride et nue sur le plateau qui dominait le vallon, à quel

ques centaines de pas plus loin elle commençait à se couvrir de bruyères et d'ajoncs. Quelques flaques d'eau entretenaient aussi sur leurs bords une végétation assez vigoureuse.

Aussi les traces des chariots, qu'on avait pu, avec un peu de précaution, effacer aisément à la sortie du pli de terrain, avaient-elles dû être presque impossibles à dissimuler dans cette zone plus touffue. Ce fut là que commencèrent sérieusement les recherches du colonel et du garde.

Elles durèrent assez longtemps sans résultat, et le garde, convaincu de leur inutilité, se préparait à pousser plus loin, lorsqu'au bord d'une flaque d'eau, où la terre détremnée était revêtue d'une épaisse couche d'herbe, il aperçut une empreinte à demi effacée, mais facile à reconnaître cependant à sa profondeur et à sa forme pour un pas de cheval.

Il appela aussitôt le colonel, et lorsqu'ils en eurent constaté la forme et la direction :

— Ce sont eux, bien certainement, qui ont passé là, dit Jacques Morin. En suivant ce chemin on peut facilement, sans être vu, atteindre les bois de Montbrun, et si nous avons chance de les trouver quelque part, c'est dans ces taillis. Mais il n'y seront pas faciles à dépister.

— Les bois de Montbrun n'appartiennent-ils pas au comte d'Erbray ? demanda d'Availles.

— Oui, colonel.

— Nous sommes sûrs, alors, de trouver de l'aide au château, et fallût-il cerner les bois, nous parviendrons toujours à les saisir.

— Les bois ont plus d'une lieue de tour, fit le garde en secouant la tête, et il s'y trouve des taillis si épais que depuis des années personne n'y entre, pas même le chasseurs. Je ne dis pas cela pour vous décourager, colonel, ajouta-t-il, mais pour vous prévenir que ces gueux de bohémiens nous donneront probablement du fil à retordre. Heureusement que, s'il le faut, tout le pays se lèvera pour leur donner la chasse !

Cette première piste une fois trouvée, le colonel et le garde ne se séparèrent plus. Ce n'était pas trop de leurs efforts réunis pour la suivre sur une terre aussi sèche et aussi dénudée. Maintes fois ils la perdirent, bien que de nouvelles empreintes, semblables à la première, leur eussent bientôt indiqué, avec plus de précision encore, la direction à suivre.

Mais ils ne se découragèrent pas, et tout en traversant parfois de vastes espaces où nul indice n'apparaissait, après mille détours, ils arrivèrent, guidés tantôt par un sillon de roue, tantôt par une bruyère froissée ou par quelque autre trace aussi légère, jusqu'à l'extrémité de la lande, à l'entrée d'un chemin où une ornière fraîchement creusée ne leur laissa plus de doute sur la direction prise par la tribu. C'était celle des bois de Montbrun.

Près d'une heure s'était écoulée dans ces recherches fatigantes et minutieuses. Assuré maintenant de leur succès et songeant à l'anxiété avec laquelle il était attendu au château, d'Availles résolut de laisser au garde, dont il avait apprécié le zèle et l'intelligence, le soin de les poursuivre seul.

— Il faut que je retourne à Trévèneuc, où l'on m'attend, lui dit-il. Suivez ces traces qui, avec les renseignements que vous recueillerez en route vous mèneront certainement à l'endroit où se cachent les bohémiens. Reconnaissez-le avec toute l'exac-

tude possible, mais en prenant bien soin de ne pas être aperçu, puis courez à Montbrun, prenez tous les hommes que vous pourrez rassembler et les postez dans les bois de façon que la bande ne puisse s'éloigner sans que nous en ayons connaissance. Vous reviendrez ensuite à Trévenec, où vous retrouverez mes ordres.

Et tournant bride aussitôt, le colonel prit à travers la lande le chemin du petit bois.

A mi-route, il vit tout à coup se dresser sur le plateau qui abritait le pli de terrain la forme d'un homme qui l'examinait avec attention.

A cette distance, il ne pouvait distinguer ses traits, mais au costume, à l'attitude, il crut reconnaître Pharold.

Craignant, s'il hâtait sa marche, d'effrayer cet homme, il continua d'avancer comme s'il ne l'eût pas remarqué, bien résolu, s'il pouvait arriver assez près, de se jeter entre le bois et lui et de lui couper la retraite.

Mais, au bout d'un instant, le bohémien l'ayant sans doute reconnu, se jeta brusquement dans le vallon, et le colonel, qui mit aussitôt son cheval au galop, put le voir disparaître dans le petit bois.

Bien qu'il eût positivement reconnu Pharold et que la retraite précipitée du bohémien eût encore accru ses soupçons, il n'essaya point de le poursuivre. Il sentait que ce serait perdre son temps et sa peine.

Il se contenta de presser sa marche, et quelques minutes après il arrivait au Val Maudit. En traversant le pont, il tira la bride de son cheval afin de l'éloigner du sang qui couvrait une partie des planches.

Mais la précaution était inutile. Toute trace de sang avait disparu soigneusement lavée par une main inconnue, et la place qu'il occupait n'était plus reconnaissable qu'à l'eau déjà en partie séchée qui l'imprégnait. Les gouttelettes éparses dans le sentier avaient été elles-mêmes effacées avec une attention minutieuse.

Rapprochant de cette découverte de la présence de Pharold à l'entrée du bois, d'Availles perdit ses derniers doutes, et, impatient de se concerter avec Mme de Trévenec sur la conduite à tenir, il s'éloigna aussitôt.

Lorsqu'il arriva au château, Isidora se trouvait seule au salon. Bien que le colonel eût refoulé au dedans de lui, par un violent effort de volonté, les appréhensions qui l'agitaient et qu'il s'avançait parfaitement calme en apparence, la jeune fille, déjà inquiète de le voir revenir seul, fut frappé de son air sérieux.

—Ainsi, vous n'avez pas rencontré Edouard? dit-elle vivement. Mais qu'avez-vous appris, colonel? Ne me le cachez pas, je vous en prie!

—Je n'ai encore rien appris de positif, mademoiselle, dit d'Availles, évitant de répondre directement; et, bien que cette absence m'inquiète, j'espère qu'elle finira par s'expliquer.

Isidora secoua la tête.

—Votre ton dément vos paroles, colonel, répliqua-t-elle; vous ne me dites pas tout. Et ces bohémiens, les avez-vous? reprit-elle vivement.

—Non, ils ont décampé ce matin.

—Et ce départ ne vous a pas paru suspect?

—Il m'inquiète, je l'avoue, bien que peut-être il soit tout

naturel. Mais j'ai laissé votre garde sur leur trace, et, dès qu'il aura découvert leur nouveau refuge, je m'y rendrai moi-même.

—La jeune fille pâlit.

—Prenez garde, colonel, dit-elle avec une vivacité involontaire, ces gens-là sont de véritables sauvages; on les dit pleins d'audace et un malheur est bientôt arrivé. Ayez soin du moins de vous faire bien accompagner.... C'est assez déjà des inquiétudes que nous donne la disparition d'Edouard, ajouta-t-elle en rougissant; dans notre propre intérêt, ne les augmentez pas en vous exposant imprudemment.... Mais voici ma mère. J'espère que, devant elle, vous ne refuserez plus de vous expliquer.

Mme de Trévenec, avertie par un domestique de l'arrivée du colonel, venait, en effet, d'entrer dans le salon.

—Comment va Mlle Marguerite? lui demanda aussitôt d'Availles.

—Elle est plus calme; mais elle nous a mis un instant dans un grand émoi, car elle n'est sortie de son évanouissement que pour être prise d'une crise nerveuse qui nous a inspiré des craintes sérieuses... Mais quelles nouvelles nous apportez-vous, colonel?

Et ayant compris, au regard que d'Availles dirigea sur Isidora, qu'il n'osait s'expliquer en présence de la jeune fille, Mme de Trévenec ajouta aussitôt:

—Marguerite est seule avec Marie-Jeanne, Isidora, et je crains de nouvelles imprudences de la part de cette fille. Retournez auprès de votre cousine, mon enfant; j'irai vous y rejoindre tout à l'heure.

Isidora obéit, bien qu'elle eût deviné l'intention de sa mère, et, lorsqu'elle eut quitté le salon, la marquise reprit:

—Nos appréhensions n'étaient que trop fondées, n'est-ce pas? Un accident est arrivé à Edouard.

—Je le crains, madame, répondit d'Availles; et même, en me rendant à la lande, j'ai fait certaines découvertes qui me font redouter plus qu'un accident.

—Un crime!

—Vous en jugerez vous-même, madame.

—Et après avoir, autant que possible, préparé Mme de Trévenec aux mauvaises nouvelles qu'il avait à lui apprendre, il lui conta, sans rien en taire, les divers incidents de sa course.

En apprenant les funestes découvertes du colonel qui, par tant de détails, lui apprenaient celles qui, depuis vingt ans, lui faisaient pleurer la mort de son frère, la marquise fut prise d'une émotion si violente, que ses forces furent un instant sur le point de l'abandonner. Mais les larmes vinrent à son secours et elle put entendre jusqu'à la fin le récit du colonel.

Atterrée d'abord par le malheur inattendu qui la frappait, elle fut bientôt arrachée à son accablement par les soupçons que le colonel exprimait sur le compte de Pharold, et, lorsqu'en terminant, il récapitula les charges qui s'élevaient contre le bohémien, le trouble et l'agitation de la marquise devinrent si visibles, qu'il en fut vivement frappé.

Ainsi, c'est Pharold que vous accusez de la disparition d'Edouard? dit-elle d'une voix tremblante.

—Je sais que les apparences sont quelquefois trompeuses, répondit d'Availles. Mais tant de circonstances se sont réunies pour m'imposer des soupçons qu'il me répugnait d'admettre: il a lui-même, par son étrange conduite, si bien travaillé à les

confirmer, qu'il est, je crois, devenu nécessaire de s'assurer de sa personne.

—Oh! sans doute, fit la marquise; et cependant je ne doute pas qu'il ne lui soit facile de se justifier. J'ai beau chercher, je ne trouve pas les motifs qui auraient pu le porter à un pareil crime. Il est impossible qu'il ait voulu frapper le comte d'Erbray dans son fils; en tout cas, il n'aurait pas choisi le Val Maudit pour théâtre de son crime: ce serait trop horrible!... Et cependant... ajouta-t-elle comme frappée d'une idée subite qui la fit pâlir. Mais, non, je ne peux pas le croire. Un homme ne saurait changer à ce point.

—Que voulez-vous dire, madame? demanda le colonel fort étonné. Je vous demande pardon d'insister, au risque d'appuyer sur des souvenirs qui vous semblent si pénibles. Mais, dans l'ignorance où je suis encore du sort d'Edouard, tout renseignement est précieux,

—Je ne sais rien, colonel, répliqua vivement Mme de Tréveneuc; rien, du moins, qui puisse vous être utile dans vos recherches, je vous l'affirme. En de pareils moments, les idées les plus étranges s'offrent à l'imagination, et celle qui vient de traverser la mienne est si affreuse, que je me la reprocherais si elle n'était involontaire. Plus tard, s'il le faut, je m'expliquerai; mais j'ai la ferme conviction que cette douleur ne sera épargnée.... Que comptez-vous faire, à présent? reprit-elle, empressée de donner un autre tour à la conversation.... Nous ne pouvons rester dans cette incertitude.

—Au point où en sont les choses, je crois que mon premier devoir est de requérir le concours du bailli de Pierrie. Vous le connaissez, sans doute?

—Oui, c'est M. Ardouin, un homme d'une intelligence et d'une probité rare, mais d'une sévérité quelquefois outrée. Il est, d'ailleurs, tout dévoué à notre famille et il s'empressera certainement de nous venir en aide. C'est lui, ajouta-t-elle, ne pouvant retenir ses larmes à ce souvenir, c'est lui qui fit, il y a vingt ans, l'enquête nécessitée par la disparition de mon frère.

—Je vais lui écrire sur-le-champ, repartit d'Availles, et le prier de se rendre ici, où j'ai également donné rendez-vous à votre garde.

—Je vous en prie, colonel; et il est encore un autre service que j'attends de votre obligeance. Je ne puis quitter Marguerite dans l'état où elle se trouve, et cependant il faudrait que le comte d'Erbray fût prévenu de la disparition de son fils...

—J'y avais déjà songé, madame; et j'espère que vous ne me faites pas l'injure de croire que le souvenir de notre querelle d'avant-hier puisse m'arrêter un instant. Je vais me rendre au château d'Erbray en attendant l'arrivée du bailli et j'y prendrai les ordres du comte. Ne vous occupez donc que de Mlle Marguerite et ne lui apprenez rien encore. Dites-lui seulement que je n'ai pu trouver Pharold, qui était absent, et que je suis reparti à sa recherche. C'est en partie la vérité, et, ce soir, j'aurai peut-être de meilleures nouvelles à vous apporter.

—Que Dieu vous entende, colonel! répondit Mme de Tréveneuc en soupirant. Mais je n'ose plus l'espérer. Et elle prit congé de d'Availles qui, impatient de s'entendre avec le comte sur les mesures à prendre, écrivit à la hâte quelques lignes au bailli de Pierrie, et, aussitôt après, se mit en route pour le château d'Erbray.

## XII

Tandis que l'inexplicable disparition d'Edouard d'Erbray changeait en deuil et en désolation la joie paisible qui régnait naguère au château de Tréveneuc, le comte, resté à Montbrun et fort éloigné de prévoir le coup dont il allait être frappé, consacrait la matinée à l'élaboration de ses ténébreux desseins.

Lui-même, son meurtre consommé, les avait résumés avec cette atroce lucidité dont le crime arme parfois l'esprit surexcité de l'assassin.

Lalandec enseveli dans les eaux boueuses du fossé, le chevalier de Langoat mort, il ne restait plus qu'un témoin de ce passé qui, pendant vingt années, avait si lourdement pesé sur son existence.

Ce témoin disparu, les oraintes sinistres, les vagues appréhensions qui troublaient ses nuits et traversaient ses veilles s'évanouissaient avec lui. La chaîne qui rivait le coupable à son crime était brisée. Il allait enfin respirer librement et entrer partout l'esprit calme et le front assuré.

Aussi, lorsque, le lendemain, au lever du soleil, il se réveilla du sommeil de plomb où la fatigue avait fini par le plonger, des émotions, des terreurs, des angoisses qui l'avaient si violemment agité pendant cette nuit affreuse, il ne lui restait déjà plus qu'un vague et lointain souvenir.

Deux sentiments surnageaient seuls en lui: la joie d'avoir échappé à l'horrible catastrophe qui l'avait un instant menacé, et la résolution bien arrêtée d'en finir avec Pharold.

Et cependant, malgré cette insensibilité apparente, en dépit même de son froid et tenace acharnement contre Pharold, le comte d'Erbray n'était point, au fond, un méchant homme.

Ses erreurs passées, la mort de sa femme, son attentat même contre Lalandec, il les avait mille fois expiés par ses remords. De sincères élans de repentir, suivis de résolutions fermement tenues, avait fait de lui un tout autre homme, et par son affection pour les siens, par toute sa conduite, il avait mérité l'estime qu'il s'était acquise.

Mais il était un exemple de cette facilité avec laquelle glissent sur les pentes funestes les hommes, même les meilleurs, dont la conscience ne s'est point élevée à une saine notion du devoir.

L'orgueil le dominait et régissait souverainement toutes ses actions. Mais ce n'était pas ce mâle et légitime orgueil, sauvegarde de la dignité de l'homme, qui a sa source dans le témoignage de la conscience. C'était une fierté malade, un désir de domination qu'exaspérait la moindre résistance, et surtout un tel besoin de considération que, pour le satisfaire, tous les moyens lui étaient bons, mêmes les plus indignes.

Aussi, lorsque Lalandec, l'avait placé dans l'alternative ou de détruire lui-même, par un exil involontaire, des projets caressés avec tant d'amour et la position qu'il avait si péniblement reconquise, ou d'affronter la honte d'un éclat, il n'avait pas hésité un instant.

Il eût consenti à tous les sacrifices, peut-être, hors à celui-là. Mais pour échapper à cette alternative, dont la seule pensée révoltait tout ce qu'il avait de bons et de mauvais sentiments dans sa nature, il était résolument rentré dans la voie criminelle jadis désertée par lui-même avec tant d'horreur. Il y

était rentré sans remords, sinon sans désespoir et avec le ferme dessein de n'en plus sortir que délivré des dernières appréhensions qui troublaient sa sécurité.

Ces appréhensions, nous l'avons dit, Pharold seul les excitait. Mais il avait en main les moyens de le perdre; il était même décidé, s'il en était besoin, à en créer de nouveaux et à l'accabler sous un faisceau de preuves tellement écrasantes que les accusations les mieux fondées du bohémien perdissent toute créance auprès des juges.

Avant tout, cependant, il fallait s'assurer de sa personne, et le comte le connaissait assez pour savoir que ce serait une entreprise difficile à coup sûr, et peut-être impossible, si de maladroites tentatives avertissaient le bohémien du danger.

Lorsqu'il sortit de sa chambre, son plan était en partie arrêté, et avant de quitter Montbrun, il fit appeler son garde, le voulant charger de l'exécution des premières mesures.

Ce garde était un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une force et d'une adresse rares, dont la physionomie rude et hâlée cachait, sous des apparences de franchise rustique, une assez forte dose de ruse et de malice.

Comme il n'était pas sans avoir de nombreuses peccadilles à se reprocher, il arriva sans se faire attendre, mais de fort mauvaise grâce.

—Cottin, lui dit le comte d'Erbray affectant un ton sévère, hier, en venant ici, j'ai trouvé les clôtures du parc dans un état pitoyable. Il faut que tout cela soit réparé, et le plus tôt possible. Tant que mon fils a été absent, j'ai pu fermer les yeux sur votre négligence, qui m'était assez indifférente. Mais aujourd'hui j'entends que cela change, et je veux aussi que mon gibier soit respecté... Avez-vous beaucoup de braconniers dans les environs?

Le garde, qui s'attendait à une forte réprimande, s'estima heureux d'en être quitte à ce prix.

—Non, monsieur le comte, répondit-il d'un air rassuré, ils nous laissent assez tranquilles depuis quelque temps. Mais je crains que cela ne dure pas.

—Et pourquoi? demanda le comte avec vivacité.

—Mais parce que le temps va devenir favorable pour le braconnage. Il y a peu d'ouvrage aux champs et de longs clairs de lune. Cette saison nous amène toujours un assez grand nombre de maraudeurs.

Le comte, qui s'attendait à une autre réponse, fronça légèrement les sourcils.

—Il faudra redoubler de vigilance, dit-il d'un ton sec. C'est d'autant plus nécessaire qu'il y a, paraît-il, des bandes de bohémien dans le pays.

—Hier, en passant dans la lande, j'en ai vu une, répondit le garde. Mais monsieur le comte peut-être tranquille. Ce ne serait pas mon devoir de les chasser de nos bois que j'y aiderais par plaisir, tellement je les déteste, et hier, en passant à côté d'eux, je n'ai pu m'empêcher de leur dire que si je les y rencontrais, ils auraient affaire à moi. J'ai eu tort peut-être.

—Non, Cottin, vous avez bien fait, répliqua le comte, dont un éclair de joie haineuse traversa les yeux. Les misérables ne sont que trop hardis, et si on ne les tenait pas sévèrement en bride, on n'en serait bientôt plus maître. Il y a trois ans ils ont assassiné un garde du côté de Nantes, et il serait grande-

ment à souhaiter que le pays en pût être une bonne fois délivré.

Cottin releva vivement la tête.

—Ce serait facile, monsieur le comte, dit-il.

Et comme son maître le regardait d'un air étonné:

—Je veux dire, reprit-il, que si l'on me prêtait main forte, je répondrais bien de surprendre la bande en flagrant délit de braconnage et de lui faire infliger une si sévère leçon que leurs tribus perdraient pour longtemps l'envie de reparaitre dans le pays.

Le comte, joyeusement surpris de trouver les sentiments de son garde si bien d'accord avec les siens, regarda attentif.

—Vous me trouverez toujours prêt à vous assister dans l'accomplissement de vos devoirs, Cottin, répondit-il avec une feinte bonté, et s'il en résulte quelques dépenses, je les solderai avec plaisir. Mais il faudrait être sûr qu'ils ont les desseins que vous leur prêtez.

—Si c'est là ce qui vous arrête, monsieur le comte, dit Cottin avec un mauvais sourire, n'en soyez point en peine. Je ne mériterais guère la bandoulière que je tiens de vos bontés si je ne m'étais menagé des intelligences parmi nos maraudeurs, et, pour tout vous dire, j'ai les moyens d'être exactement informé de leurs desseins. Ils ont quitté la lande ce matin, et pris le chemin de nos bois. Croyez bien que ce n'est pas sans motif.

—Ah! fit le comte avec colère, ils sont dans mes bois! Ils se trompent s'ils croient que je les souffrirai!... Mais, reprit-il en surprenant un geste contenu de satisfaction que ses paroles arrachèrent au garde, il me semble que vous les haïssez bien, maître Cottin. Vous auraient-ils donc joué quelque mauvais tour?

—Je n'avais pas besoin de cela pour haïr cette race païenne et maudite, répliqua le garde en rougissant. Mais monsieur le comte ne se trompe pas en pensant que j'ai des raisons personnelles d'en vouloir à certains d'entre eux. S'il ne se souvient plus qu'il y a vingt ans, parce que j'avais été trop poli avec une femme de la tribu, Pharold manqua de m'assommer, je ne l'ai pas oublié, moi; et puisqu'il faut qu'une leçon soit donnée à l'une de ces bandes, j'aimerais autant, je l'avoue, qu'elle le fût de préférence à celle de cet insolent bohémien.

Le comte tressailla de surprise et de satisfaction.

—Ah! fit-il, vous êtes cet homme que Pharold faillit tuer il y a vingt ans?

—Je demande pardon à monsieur le comte de lui avoir parlé d'un temps qui lui rappelle de si pénibles souvenirs, dit Cottin avec un respect hypocrite. Mais je l'ai fait sur sa demande et aussi parce que je voulais saisir cette occasion de lui dire que le crime horrible commis le même jour au Val Maudit le fut certainement par Pharold qu'on eut bien tort de relâcher aussi facilement.

—Peut-être, fit le comte, cachant sa joie sous un air triste et réservé. Mais si cette malheureuse affaire doit être réveillée, c'est M. Ardouin que ce soin regarde, ce n'est pas moi, dont l'empressement paraîtrait suspect. Nous n'avons pas de preuves d'ailleurs.

(La suite au prochain numéro.)

## UNE DETTE DE CŒUR.

### I

Sans doute la jeune et douce voix de Victor avait retenti dans le cœur de la petite fille, car elle parut s'éveiller de son assoupissement et regarda l'inconnu avec un air d'agréable surprise. La pauvre enfant était terriblement amaigrie, ses joues creusées étaient blanches et décolorées, et ses yeux bleus semblaient se noyer dans la vapeur humide qui en amortissait l'éclat. Mais malgré cette maigreur cadavérique et cette pâleur de spectre, l'enfant était encore d'une beauté saisissante, et le regard reconnaissant de ses yeux incertains, le doux sourire qui se dessinait sur ses lèvres délicates étaient si charmants et si attendrissants, que Victor en fut touché jusqu'au fond de l'âme.

C'est pour cela qu'il répéta sa question avec plus d'insistance :

—Mais, femme, vous ne pouvez cependant pas rester ici toute la nuit. Vous gèleriez.

—Si Dieu, quand nous nous seront reposés un instant, nous rend un peu de forces, j'irai frapper à la porte de quelque ferme, et demander à coucher dans la grange ; mais cette aumône m'a déjà si souvent été refusée !

—Venez-vous des Flandres, femme ?

—Oui, monsieur. J'espérais trouver quelque assistance à Bruxelles ; les gardes-ville m'ont chassée, et conduite jusque hors de Molenbeck. Après un long et pénible voyage, sans autre nourriture qu'un petit morceau de pain sec, nous nous sommes assis là, épuisés et désespérés...

Victor mit la main à la poche pour tâter ou compter son argent, et dit en tendant la main à la pauvre femme :

—Allons, la mère, il faut vous lever : Je ne suis qu'un jeune garçon et je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je vous aiderai tout de même.

—Ah ! monsieur, répondit-elle en soupirant, je ne sais pas ce que vous voulez faire pour nous, mais dans tous les cas soyez béni mille fois de votre charité.

Franz se pencha sur l'épaule de son ami et murmura quelques mots à son oreille.

—Quoi ! répliqua Victor, nous laisserions mourir de faim ou de froid une pauvre mère avec son enfant à la mamelle ! Et nous avons de l'argent dans notre poche ! Non, non, femme, vous allez venir avec nous et vous mangerez, ce soir même.

Franz, qui jusque-là n'avait pris aucune part à cette bonne œuvre, mais qui commençait à se sentir confus de son indifférence, aida la femme

à se lever, en se disant tout bas que son ami avait raison, et qu'on ne peut pas laisser souffrir si cruellement son prochain lorsqu'il suffit peut-être d'un seul franc pour le sauver.

Comme les deux amis avaient repris la chaussée dans la direction de Bruxelles, cela parut effrayer la pauvre femme.

—A Bruxelles ! murmura-t-elle ; on me chassera de nouveau.

—Non ; venez à Bruxelles, la mère, répondit Victor, ou du moins à Molenbeck. Ne craignez rien ; je connais là une auberge où on loge les gens à très-bon marché. Vous y dînez et vous y passerez la nuit. J'ai bien assez d'argent pour cela. Rassurez-vous, mère, ce n'est qu'à dix minutes d'ici.

—Si ce n'est que pour une nuit, je veux payer la moitié, s'écria Franz.

—Faites de nous selon votre bon cœur, dit la femme. Nous ne pouvons que vous bénir pour vos bienfaits. Mais soyez sûrs qu'il y a un Dieu au ciel qui vous paiera la dette de la pauvre mère.

Ils se mirent en marche.

Victor avait pris la petite par la main. Après lui avoir adressé quelques mots d'encouragement, il lui demanda son nom.

—Je m'appelle Micke Corebloem, monsieur, répondit l'enfant d'une jolie petite voix argentine.

—Micke Corebloem ? (En français : Mariette Fleur de seigle.) C'est un joli nom ; et tu es une belle petite fille, avec tes grands yeux bleu de ciel et ta tête bouclée, dit Victor d'un ton caressant pour donner de la confiance à l'enfant.

—Est-ce que nous allons avoir à manger, monsieur ? demanda l'enfant. Est-ce que nous pourrions dormir ? Dans un lit ?

—Oui, dans un lit moelleux, et vous pourrez manger tant que vous voudrez.

—De la soupe ?

—Oui, de la soupe.

—Et de la viande aussi, monsieur ?

—De la viande aussi.

—Chaude ?

—Sans doute.

—Et ma mère et mon petit frère, auront-ils aussi de la viande ?

—Naturellement, Micke, vous mangerez tous ensemble.

—Oh ! Dieu, cher monsieur, que cela sera bon. Si mon père pouvait être avec vous !

—Où est votre père ?

La voix de l'enfant changea tout à fait d'accent, elle répondit d'un ton plein de tristesse :

—Mon père est mort.

—Depuis longtemps ?

La petite fille compta sur ses doigts amaigris et murmura :

—Un, deux, trois, quatre... cinq jours, monsieur.

Pas plus de cinq jours!... Hélas! le père de cette misérable famille avait-il été victime de la famine?

Le jeune homme n'osa pas adresser cette question à la petite fille, il tourna la tête vers la mère, et vit qu'elle était de quelques pas en arrière, et qu'elle avançait avec peine, et en chancelant, à côté de Franz.

Il s'approcha d'elle et lui dit :

—Femme, cet enfant est trop lourd pour vous. Ne saurait-il marcher un peu?

—Le pauvre agneau dort, monsieur, répondit-elle. Il est un peu malade,... de fatigue. Nous sommes en route depuis l'aube de cette longue et rude journée.

—Venez, donnez-moi l'enfant; je suis fort, je le porterai, s'écria Victor.

Et, malgré sa résistance, il lui prit son cher fardeau.

Le petit garçon n'ouvrit pas les yeux, et, croyant sans doute que c'était toujours sa mère qui le portait, il jeta les bras autour du cou de Victor, et le tint étroitement serré.

Un sentiment de fierté singulière faisait battre le cœur du jeune homme. Il avait la conscience d'accomplir une noble tâche, et cela le rendait heureux comme un roi.

Aussi les regards curieux ou moqueurs des quelques passants qu'il rencontra ne lui causèrent-ils ni confusion ni embarras. D'ailleurs il faisait presque nuit, car on voyait de loin les réverbères allumés dans les rues de Molenbeck.

La petite fille revint se placer à côté de Victor, lui prit la main avec une sorte de tendresse suppliante, et lui demanda encore :

—Oh! nous aurons de la viande chaude, n'est-ce pas, cher petit monsieur? Tout de suite, hein? J'ai si faim!

—Oui, oui, Micke, sois contente, tout de suite, à l'instant même.

La demande de la petite fille éveilla tout à coup en lui une nouvelle idée: s'il conduisait ces pauvres gens dans une auberge, peut-être attendraient-ils encore longtemps leur souper, car c'était dimanche, et les cabarets doivent fourmiller de monde.

Il se tourna vers son ami, et lui dit à demi-voix, en français :

—Quand on veut aider les malheureux, il faut le faire largement et de tout cœur. Nous avons mangé à Dilbeck un bon morceau de jambon; je n'ai plus faim. Mon dîner m'attend à la maison, sur le poêle. J'ai bien envie de mener ces pauvres gens chez nous, et de leur donner mon dîner. Ainsi du moins ils auront des aliments chauds, et sans être obligés d'attendre.

—Ne fais pas cela, murmura Franz; que dirait ta mère si elle te voyait tomber tout à coup dans sa maison avec toute cette troupe d'inconnus?

Victor se disposait à répondre à cette froide observation, mais la femme lui dit d'un ton sérieux :

—Monsieur, vous avez un noble cœur, et je vous remercie du fond de mon âme; mais monsieur a raison, vous pourriez être réprimandé à cause de nous. Conduisez-nous plutôt dans une auberge.

—Ainsi, femme, vous avez compris ce que nous disions? balbutia Franz.

—Oui, monsieur, dans mon enfance j'ai demeuré à Lille.

—Bon! s'écria Victor, vous ne connaissez pas ma mère? Si vous allez à l'auberge, tout le monde vous regardera avec curiosité ou indifférence, et qui sait comment vous y serez reçue? Dans notre maison, où un bon feu est allumé, l'amitié et la cordialité vous attendent.

La petite fille lui caressa de nouveau la main, comme pour l'encourager. L'idée de s'asseoir auprès d'un poêle bien chaud souriait sans doute à l'enfant.

—Oui, Micke, dit-il, tu verras quelle bonne soupe épaisse et grasse ma mère sait préparer, et puis avec cela du bœuf bien tendre, et des pommes de terre bien étuvées avec du persil, nageant dans la sauce, à la Bruxelloise; tu t'en lècheras les doigts-

Micke Corebloem se mit à piétiner de joie, comme si elle avait envie de danser. Victor s'aperçut alors qu'à force de maigrir la pauvre enfant était devenue légère comme une plume, et qu'il aurait pu l'élever en l'air sur une seule main.

Et comme il voyait que la mère hésitait encore :

—Non, femme, ne soyez pas inquiète, dit-il, il faut me laisser faire. Mon projet me rend heureux; ne m'empêchez pas de l'exécuter.

—Soit! répondit la veuve. Dieu veuille qu'il ne vous arrive rien de désagréable à cause de nous!

A une portée de fusil plus loin Victor montra une boutique et dit :

—Tenez, cette vitrine éclairée, où pendent ces bonnets de femme et ces rubans, c'est la maison de mon père.

Quoique la boutique parut très-petite, la maison était pourtant passablement élevée, mais, comme c'est l'usage dans les villes populeuses, les parents de Victor louaient à des étrangers les appartements supérieurs. Sans cela ils n'auraient certainement pas pu supporter un si lourd loyer.

—A ce soir, Victor, dit Franz en serrant la

main de son ami. A neuf heures, à la société de gymnastique. On va élire un président, Ne manque pas de venir.

Il salua également la femme et s'éloigna, peut-être très-content au fond de pouvoir quitter une si étrange compagnie.

—Je croyais d'abord que ce jeune monsieur était votre frère, dit la veuve à Victor.

—Non, c'est mon ami... maintenant, reprenez votre enfant dans vos bras ; je marche en avant, soyez sans crainte.

Les pauvres gens traversèrent une étroite boutique de mercerie, et suivirent, confus et tremblants, leurs jeune guide jusque dans une arrière-boutique où une petite fille, âgée de douze à treize ans, était assise près d'un poêle ardent.

—C'est ma petite sœur, dit Victor.

Et, se tournant vers l'enfant, il demanda :

—Claire, où est ma mère ?

—Elle est en haut.

—Tant mieux. Ne l'appelle pas et ne fais pas de bruit... asseyez-vous, femme ; viens près du poêle, Micke, voici une chaisse... pas si près, tu pourrais te brûler. Chauffe tes petites mains de loin.

Et quand il vit la mère et l'enfant bien installées au coin du feu, il sortit de la chambre en disant à voix basse :

—Je vais appeler ma mère et lui dire combien vous êtes malheureux. Elle vous accueillera amicalement, soyez-en sûre.

La petite Claire et Micke Corebloem se regardaient de loin, avec beaucoup d'attention, mais sans dire un mot.

Le petit garçon, assis sur les genoux de sa mère, avait flairé le parfum qui s'échappait de deux ou trois casseroles fumant sur le poêle. La femme elle-même sentait son estomac se contracter de faim. C'est avec une véritable peine de cœur qu'elle retenait son enfant dont les petites mains se tendaient vers les casseroles.

Victor redescendit avec sa mère. La pauvre étrangère se leva, et après un salut craintif, baissa la tête comme une coupable.

Madame Leemans était une personne charitable et d'un cœur excellent, cependant elle avait trouvé très-imprudent que son fils eût amené dans sa maison des inconnus, peut-être de méchants mendiants. Aussi regarda-t-elle l'étrangère avec méfiance, sans dire un mot.

Victor lui poussa le coude, et murmura à son oreille d'un ton suppliant :

—Allons, ma chère mère, soyez généreuse, ne la rendez pas honteuse.

—Femme, vous êtes des Flandres, n'est-ce pas ? demanda madame Leemans, d'un ton presque indifférent.

—Oui, madame, de Deerlyk, près d'Harlebeke

—Est-il vrai que vous souffriez de la faim depuis plusieurs jours ?

—Nous n'avons rien pris, madame, que ça et là un morceau de pain sec. Nous sommes en route depuis ce matin ; nous tombons de fatigue.

—Mais vous êtes mariée. Où est votre mari ?

La pauvre femme fondit en larmes et répondit à travers ses sanglots étouffés :

—Dieu a rappelé mon malheureux mari dans le ciel. Il est mort, madame ; mort de désespoir et de misère. Hélas ! hélas ! je suis seule maintenant, et abandonnée de tout le monde.

Les larmes de l'étrangère touchèrent profondément madame Leemans. Elle s'approcha d'elle, lui prit la main, et lui dit d'un tout autre ton :

—Allons, allons, bonne femme, ne pleurez pas si amèrement. Nous sommes tous mortels. Espérez des jours meilleurs... Je vais dresser la table et vous donner, à vous et à vos petits enfants, un vrai souper de dimanche. C'était le dîner de mon fils ; mais il a dîné ailleurs.

—Votre fils a un bon cœur, répondit la malheureuse. Oh ! madame, combien vous devez bénir le ciel !

Victor avait déjà mis la nappe sur la table, et s'empressait d'y poser aussi les fourchettes, les cuillers et les assiettes, avec l'activité d'une jeune servante. Il prit la soupe fumante sur le poêle et dit gaiement à sa mère qui allait reprendre la parole :

—Non, ma mère, ne leur demandez rien. Tout à l'heure, quand leur faim sera un peu apaisée. Maintenant à table, à table.

Madame Leemans, à présent que sa méfiance était un peu dissipée, commençait à trouver du plaisir à sa bonne action. Elle voulut prendre le petit garçon sur ses genoux et lui donner à manger, pour laisser à la mère la liberté de ses mouvements.

Victor traîna Micke Corebloem sur sa chaise auprès de la table, et souffla sur sa soupe, pour qu'elle ne se brûlât pas. Puis, lorsqu'il eut servi lui-même la viande, il la coupa en petit morceau sur l'assiette de Micke, tout en lui adressant des paroles d'encouragement, tant et si bien qu'il finit par faire rire la petite fille, et qu'elle s'enhardit à le regarder en face, comme s'ils étaient de vieux amis.

Quand le repas toucha à sa fin, madame Leemans se remit à causer avec l'étrangère et lui demanda comment il se faisait qu'on l'avait trouvée assise avec ses enfants, affamée et abandonnée sur la route de Ninove.

—Ah ! madame, répondit-elle, il y a en Flandre des milliers de pauvres gens encore plus malheureux que nous. Il en meurt de besoin et d'épuisement qui jamais n'avaient été pau-

vres. Nous demeurions à Deerlyk, et vivions contents de notre sort. Mon mari était tisserand, et, outre cela, il jouait du violon dans les fêtes et les kermesses. Si nous n'avions rien de trop, nous gagnions du moins honnêtement notre pain. C'est alors que la récolte des pommes de terre a complètement manqué, et que la tissanderie a chômé partout en Flandre, de sorte qu'il était devenu impossible de trouver de l'ouvrage nulle part. En quelques mois toutes les épargnes étaient dépensées, et des milliers de gens affamés erraient à la ronde sans que les bourgeois ou les communes pussent rien faire pour leur venir en aide. A Deerlyk et dans les environs régnait partout la plus profonde misère, et les plus pauvres étaient forcés de chercher du secours ailleurs, s'ils ne voulaient pas mourir de faim. C'est ainsi que je partis aussi avec mon mari et mes enfants, il espérait recevoir quelque aumône dans les villes environnantes en jouant du violon ; mais les villes et les villages ne pouvaient pas secourir leurs propres pauvres, et chassaient tous les mendiants étrangers, ou du moins leur refusaient toute assistance. Ça et là néanmoins, chez quelque fermier compatissant, on nous donnait un morceau de pain. Nous avons erré ainsi et souffert de la faim pendant six semaines, couchant dans une grange ou dans une écurie, souvent gelés jusqu'aux os... Mon pauvre homme est tombé malade de misère et de chagrin. Dieu l'a rappelé à lui. Il est couché dans le cimetière de Papignies dans le pays Wallon. Il y a six jours de cela ; il m'a fallu renfoncer mes larmes dans mon cœur brisé afin de chercher ailleurs du secours pour mes enfants. C'est ainsi que je me rapprochai peu à peu de Bruxelles, avec l'espoir que dans cette riche et grande ville je pourrais trouver assistance pour une pauvre mère presque mourante ! mais on ma chassée et repoussée jusque sur la chaussée de Ninove... Épuisée, je me suis assise par terre. J'espérais que le repos me rendrait assez de forces pour chercher quelque part un abri sous un hangar ou quelque meule de grains, lors qu'enfin le bon Dieu m'envoya un ange, pour sauver mes enfants, pour les préserver de la mort, peut-être. Cet ange, madame, c'est votre fils. Soyez certaine qu'à mon lit de mort je prononcerai encore son nom béni avec la dernière prière que j'enverrai au ciel.

Durant ce récit, la pauvre femme avait plus d'une fois essuyé les pleurs qui coulaient de ses yeux ; aussi Victor et sa mère étaient-ils profondément émus. Le jeune homme se mit à parler tout haut pour combattre l'émotion qui le gagnait, en jetant à ses hôtes des paroles encourageantes.

Lorsque madame Leemans demanda à la pau-

vre femme où elle comptait se rendre le lendemain, et si elle avait quelques parents ou amis dont elle pût réclamer l'assistance, celle-ci lui répondit qu'elle avait un frère, premier violon à l'orchestre du grand théâtre de Lille. Il ne laisserait probablement pas sa sœur dans le besoin, mais Lille, c'était si loin ! et faire ce trajet à pied avec ses enfants, c'était chose presque impossible.

—Mère, ne savez-vous pas ce que peut coûter le voyage en troisième classe d'ici jusqu'à Lille par le chemin de fer ? demanda Victor.

—Non, mon fils ; mais ce doit être assez cher.

—Il n'y faut pas songer, répliqua la veuve avec un soupir. Pour nous trois, douze francs au moins.

—Hum ! douze francs ! répéta Victor à voix basse en secouant la tête. C'est égal, vous irez demain à Lille par le chemin de fer.

—Que veux-tu faire ? demanda sa mère étonnée. Où crois-tu trouver ces douze francs ?

—Et ma tirelire ?...

—Ah oui ! je suis curieuse de la voir... si tu y trouves encore la moitié de douze francs, ce sera, je crois, bien heureux.

—Laissez-moi faire, mère, c'est mon affaire. Je vais à neuf heures à notre société de gymnastique. J'y compte des amis qui ont aussi un bon cœur, et dont la bourse est mieux garnie que la mienne. Qui sait si je ne reviendrai pas ce soir avec le prix du voyage, et même une petite poire pour la soif par dessus le marché. Ah ! tenez, mère, je suis si heureux qu'il me prend des envies de danser avec cette jolie petite Micke.

Mais Micke ne l'entendait plus ; l'enfant, apesantie par la nourriture fortifiante, par la chaleur du poêle et par la fatigue, s'était tout doucement endormie, tenant sur ses genoux une poupée que la jeune Claire lui avait donnée.

Le petit garçon dormait également.

—Madame, dit la veuve, si monsieur votre fils voulait avoir la bonté de nous conduire à l'auberge ? Nous sommes harassés de fatigue et nous aspirons après un peu de repos.

—Certainement, certainement, répondit Victor. Venez avec moi... Eh ! Micke Corebloem, réveillez-vous ; il est temps d'aller dormir dans un bon lit bien chaud.

L'enfant sauta de sa chaise en souriant et prit la main de Victor, prête à le suivre.

Ils étaient déjà tous près de la porte, lorsque madame Leemans les retint tout à coup et dit, après un instant de réflexion :

—Attendez un moment ! Aller coucher à l'auberge ! Qui sait quels lits on vous donnera ? Peut-être fait-il bien froid dans une chambre ou on n'allume jamais de feu... si seulement mon

mari était à la maison?... mais en son absence... c'est dommage... je ne puis...

—Mère, mère, restez dans ses bonnes idées! s'écria Victor dont les yeux brillaient de joie. Je sais où est mon père: J'irai le trouver. croyez-vous donc, mère, qu'il vous désapprouvera parceque vous aurez été bonne et charitable pour les malheureux?

—Non, non, je le sais bien, répondit-elle en souriant. Sur ce point père et fils se ressemblent. Eh bien, voici ce que je propose: dans notre cuisine il y a eu du feu presque toute la journée; il y fait chaud. J'y ferai un bon lit avec un matelas et une paille, et vous dormirez là-dessus meëlleusement et tranquillement. Attendez ici quelques instants.

Elle sortit en courant, sans écouter les remerciements et les bénédictions de l'étrangère.

Alors celle-ci recommença à combler Victor de ses témoignages de gratitude. Il pouvait être certain que Dieu le récompenserait de ses bontés; car sans doute le père des innocentes créatures qu'il avait protégées, priait déjà dans le ciel pour le sauveur de ses enfants.

Le jeune homme répondit qu'il ne demandait pas d'autre récompense que de les voir là, bien remis et satisfaits.

Un instant après, madame Leemans ouvrit la porte qui donnait accès à la cuisine, et cria:

—Venez, venez, le lit est dressé.

Tandis que la veuve marchait vers la cuisine, tenant dans ses bras son petit garçon endormi, la petite fille courut à Victor, lui saisit les deux mains, et le regardant dans les yeux avec reconnaissance, elle balbutia:

—Dormez bien, monsieur Victor; je dirai une bonne prière pour vous avant de fermer les yeux.

—Dormez bien, Micke Corebloem, répondit le jeune homme, ému jusqu'aux larmes.

Lorsque la mère et les deux enfants furent couchés et chaudement couverts, et que madame Leemans rentra dans la chambre, Victor lui sauta au cou en s'écriant:

—Mère, mère, vous êtes une noble femme; il faut que je vous donne un bon baiser pour cela.

—Eh bien, eh bien, finis donc, tu m'étrangles.

—Merci, merci de votre bonté, mère!... Maintenant je cours retrouver mon père, puis je vais à notre société de gymnastique. Tenez, mère, croyez moi si vous voulez, il me semble que je suis riche à million!

—Ah! tu es fou... un bon et brave fou. Cours vite, si tu veux trouver encore ton père au *Lion blanc*.

Le lendemain, de bon matin, après avoir donné à la pauvre famille du café bien chaud avec

de grosses tartines, Victor et sa mère conduisirent leurs protégés au chemin de fer, et les quittèrent, comblés de leurs bénédictions.

Au moment où le train portait une voix argentine retentit, criant:

—Adieu, adieu, monsieur Victor.

Et le jeune homme attendri répondit:

—Adieu, adieu, le ciel vous protège, Micke Corebloem.

## II

Victor Leemans pensa longtemps encore à la pauvre femme des Flandres, et à Micke Corebloem. Mais peu à peu ce souvenir s'affaiblit avec le temps, trois ou quatre ans plus tard il avait presque oublié le grand bonheur qu'il avait éprouvé à faire du bien à des inconnus.

C'est qu'aussi le sort imposa prématurément au jeune homme des devoirs virils. A peine avait-il atteint sa vingtième année, que son père lui fut enlevé par une cruelle maladie.

Comme les bénéfices de la petite boutique de sa mère étaient très-insuffisants pour subvenir à l'entretien du ménage, Victor, par son travail, fut obligé de continuer à en augmenter les ressources, et d'assurer, autant que possible, l'éducation de sa sœur.

Lui, qui avait été si généreux envers des étrangers, il ne pouvait manquer de remplir avec zèle cette sainte mission.

Non-seulement il s'acquitta scrupuleusement de ses fonctions chez M. Greeps, mais il tâcha encore de se procurer des écritures supplémentaires, en dehors de ses heures de bureau, pour accroître son salaire.

Durant les deux premières années qui suivirent la mort du père, la situation de la famille Leemans fut très-critique, et plus d'une fois la mère et le fils avaient passé tristement la soirée la main dans la main, essayant de se donner mutuellement du courage, affectant d'espérer un avenir meilleur, et versant à la dérobée des larmes silencieuses sur la dureté des temps.

Mais, Dieu merci, ils parvinrent à franchir cette passe difficile, car à mesure que les années s'écoulaient, Victor vit augmenter ses appointements, et sa sœur Claire devint une laborieuse et habile couturière.

Un certain bien-être entra dans le ménage. S'ils ne pouvaient pas mettre grand'chose de côté, du moins ils n'étaient plus dans la gêne.

Et par-dessus tout cela, la conscience du devoir accompli, et leur mutuelle affection n'étaient-ils pas un trésor inépuisable de contentement et de bonheur.

Un autre soleil bienfaisant se levait encore sur l'horizon de la modeste famille. Un premier

amour, cette pure et tendre fleur de l'âme, était éclos dans le cœur de Victor.

Lorsqu'il était encore un petit garçon et qu'il allait à l'école communale, il avait joué souvent avec les enfants d'un maraîcher dans un grand jardin ou de beaux rosiers et d'humbles violettes répandaient leurs parfums autour des couches de choux et de céleris. De cette époque de sa vie il ne lui était resté que le souvenir d'une petite fille aux joues fleuries et aux grands yeux bruns, qui savait si bien courir, et qui dansait et sautait si gaiement! Ce qu'il avait encore moins oublié, c'est qu'elle aimait beaucoup à jouer avec lui, et qu'il avait aussi bien du plaisir à courir et à vagabonder dans le grand potager tout verdoyant avec la petite Christine Verdonk!

Le temps cependant avait affaibli le souvenir de ces joies de son enfance, et lorsqu'un jour, il rencontra par hasard son ancienne compagne dans une maison du voisinage, où on l'avait invité à prendre le café, il eût d'abord beaucoup de peine à la reconnaître, car Christine Verdonk était devenue une jolie jeune fille, fraîche et charmante, encore gaie, mais modeste et réservée.

Il n'était donc pas étonnant que l'étincelle qui couvait dans son cœur depuis son enfance se rallumât tout à coup, et remplît son cerveau de doux rêves d'avenir.

Bientôt la reconnaissance réveilla la sympathie de part et d'autre, et comme ils ne s'en cachèrent pas longtemps à leurs parents, les deux mères se mêlèrent de l'affaire et ne tardèrent pas à tomber d'accord. Évidemment, se dirent-elles, Victor et Christine étaient nés l'un pour l'autre.

Il est bien vrai que les Verdonk ne possédaient pour tout bien que ce qu'ils gagnaient chaque jour, et qu'ils avaient assez de peine à élever leurs nombreux enfants; mais Christine, honnête, bonne et bien portante, promettait d'être une femme de ménage exemplaire; ce qui, à cette époque surtout, n'était pas une valeur à dédaigner.

Quant à Victor Leemans, il gagnait déjà deux mille francs, et il n'avait encore que vingt-sept ans. L'avenir lui réservait donc les moyens d'assurer un heureux sort à sa femme, et même aux enfants que Dieu lui enverrait.

Madame Leemans, par égoïsme maternel, résista bien un peu; mais il fut décidé en définitive que Victor et sa fiancée — habiteraient l'étage supérieur de la maison. De cette façon madame Leemans, au lieu d'être privée de la présence de son fils, aurait une fille de plus qu'elle aimerait tendrement.

(La suite au prochain numéro).

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance.

Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



**Biscuits Purgatifs Parisiens**

Le meilleur Remède contre la

**Constipation, Migraine, Maux de Tête,**

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

**PICAULT & CIE.,**

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

**Le Canadien Illustré**

**32, Rue Bonsecours, Montréal.**

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,  
 CARTES DE VISITES,  
 CARTES DE RAFFLE ET BAL,  
 EN-TÊTES DE LETTRES,  
 EN-TÊTES DE COMPTES,  
 CIRCULAIRES,  
 MEMORANDUM,  
 ETIQUETTES,  
 LETTRES FUNÉRAIRES,  
 PETITES AFFICHES,  
 CATALOGUES,  
 PAMPHLETS,  
 OUVRAGES DE LOI,  
 ETC., ETC., ETC.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai. Les prix défient toute compétition.

**J. B. BYETTE, Imp.**